

QUESTIONS EPISTEMOLOGIQUES

Parler d'épistémologie au sein d'une formation doctorale en psychologie clinique me semblait totalement éloigné de mon travail de recherche. Cela pour deux raisons majeures, sans les avoir véritablement travaillées :

- attachée à la méthode psychanalytique (pratique et conceptuelle), je me situe dans la lignée freudienne concernant le statut scientifique de la psychanalyse : « *La psychanalyse (...) est une partie de la science et peut se rattacher à la Weltanschauung scientifique.* »¹
- ayant exercé au sein et pour la communauté scientifique, pluridisciplinaire, je n'ai jamais été confrontée à une quelconque question épistémologique. Pour les chercheurs eux-mêmes cette question ne se posait pas : en tant que sciences reconnues comme telles, le fondement de ce qui faisait la vérité des énoncés n'était pas à douter. En d'autres termes, l'objet même de la connaissance, le savoir sur l'objet et les critères méthodologiques étaient scientifiques parce que la discipline dont ils relevaient l'était. Ce qui, à priori, signifierait que cette question se pose quand elle est associée à une recherche de légitimité.

Pourtant, il m'est revenu dernièrement en mémoire un incident qui, si on s'y attarde, montre qu'en effet la question épistémologique est au cœur de la psychanalyse.

A cette époque, face à une difficulté de traduction d'un texte allemand traitant de physique du solide, j'ai demandé conseil à une scientifique de cette discipline. Elle-même dans l'embarras, elle conclut que, seul, l'auteur pourrait nous expliquer ce qu'il a voulu dire et enchaîna sur les problèmes « inhérents » à la traduction scientifique. Puis elle s'attarda sur la raison pour laquelle elle refusait de transmettre ses travaux à la communauté scientifique internationale dans une autre langue que le français (à l'époque une directive avait institué l'anglais comme langue scientifique internationale et demandait aux chercheurs de l'adopter dans leurs communications) ; elle estimait que dans la traduction et à multiplier les traductions quelque chose se perdait et, ce faisant, elle faisait de la littérature.

Une idée se dégage ici, importante puisqu'il s'agit de discours, de polysémie, associé à la transmission d'un savoir et d'une expérience scientifique : c'est la question des interférences entre l'objet scientifique et le sujet chercheur scientifique ; sujet connaissant évacué au nom d'un critère d'objectivité (sinon le discours est subjectif donc littéraire, voire poétique), le sujet étant source d'erreur d'interprétation, l'objet et la méthode n'étant pas mis en cause ; et pourtant sujet réintroduit dans le fait que seul l'auteur peut parler de son énoncé. La subjectivité serait source à la fois d'erreur et de clarté pour le lecteur ou l'auditeur.

Ces questions de sens, de langage, d'énonciation, de subjectivité sont bien des préoccupations psychanalytiques. L'impératif est de rappeler la nécessité des règles de rigueur dans la pratique et la transmission pour éviter le flou conceptuel ou le verbalisme.

Problématique de la transmission, il est vrai, à laquelle je me suis heurtée puisque tenue à transmettre non pas le discours mais l'évocation du sens sous transfert, une approche de la vérité d'un sujet dont, en fait, je sais peu de choses en dehors de la cure. Ne pas parler du transfert, moteur comme le dit Freud de l'émergence d'une vérité, serait parler à la place de, traduction avec « *confusion de langues* » pour reprendre Ferenczi, donc éducation par des mots. Se soustraire de la question du transfert, c'est enfermer la théorie dans un savoir, se fermer au questionnement. Il est vrai que la dynamique transférentielle est à questionner autant du côté du

¹ Freud Sigmund, *Nouvelles conférences d'Introduction à la psychanalyse*, Gallimard 1984

patient que du thérapeute ; c'est une démarche parfois difficile qui expliquerait le refuge dans des cadres plus rassurants, moins mouvants et qui n'engagent pas le thérapeute. Il est vrai que la tentation est grande d'user du flou, de métaphoriser ou de s'accrocher à l'événementiel au lieu de rendre compte d'une dynamique au moment spécifique que sont les séances.

Qui plus est, la confusion rend difficile la réflexion, la discussion, la critique (la réfutabilité) et ne contribue pas à la crédibilité de la psychanalyse. Cette confusion peut aller à l'infini d'un cadre conceptuel à un autre. Je citerais l'exemple, en clinique infantile, de l'anamnèse, quand ce n'est pas du carnet de santé, à partir de laquelle se font des interprétations rapides déduites d'événements, parfois médicaux, donc d'une autre conception. A s'attacher au manifeste, aux symptômes, on risque de figer une vérité dans une causalité ; d'une spécificité on gagne l'universel –et le sujet disparaît - ; de là à en faire une loi (de causalité s'entend), il n'y a qu'un pas. Loi dont s'emparent nombre de parents mais aussi professionnels de la petite enfance qui s'étonnent alors d'entendre sur un même événement des discours différents.

Par rapport à ma recherche qui porte sur le sacrifice et le féminin il m'est apparu indispensable de cerner la terminologie d'autant qu'elle est présente dans d'autres cadres scientifiques. En omettant de spécifier le sens donné en psychanalyse au féminin et en articulant mes réflexions uniquement sur des fragments choisis de discours de femmes, féminin et de femme deviendraient vite synonymes. Et nous sortons de la conception psychanalytique. Rappelons ce que dit Freud à ce sujet ² : *« il appartient à la nature même de la psychanalyse de ne pas vouloir décrire ce qu'est la femme –c ce serait pour elle une tâche difficilement réalisable – mais d'examiner comment elle le devient. ... ce qui fait la masculinité ou la féminité est un caractère inconnu, que l'anatomie ne peut saisir. »*

Pour éviter l'ambiguïté en reprenant un terme identifié aux discours de la biologie, de la physiologie et même de la sociologie, qui s'intéressent aux manifestations de la vie, manifeste qui n'est pas du ressort de la psychanalyse, il est préférable d'employer les termes de féminité, de féminin en spécifiant qu'ils sont associés à une dynamique, une construction psychique ou s'articule la différence, à une sexualité et non au sexe. Même si ont émergé plus récemment des réflexions ne faisant pas de coupure aussi radicale entre les caractéristiques biologiques et psychologiques, je me suis efforcée de me rappeler que, malgré l'intérêt de ces hypothèses, elles n'étaient pas validées par mon expérience, récente, de la clinique. Dans le cas contraire, je figerais un énoncé dans un savoir préétabli.

De même, le sacrifice a fait essentiellement l'objet d'étude de trois champs conceptuels : mythologique, religieux et anthropo-ethnologique.

Je ne m'intéresse pas à l'acte, le manifeste qu'est le sacrifice, ni à son articulation avec les rapports sociaux. Je conçois le sacrifice comme position subjective particulière induite par un surinvestissement, une idéalisation de l'objet perdu aux dépens du moi, qui s'en trouve en quelque sorte « étreint ». Il y aurait renoncement à ses propres besoins pour se dévouer. C'est une dynamique que l'on rencontre également dans le masochisme.

Ce n'est pas l'acte lui-même mais bien ce qui sous-tend cet état c'est-à-dire une dynamique pulsionnelle. Il reste évident que cette étude ne peut se baser que sur des psychothérapies et non sur des extraits d'énoncés communiqués dans ma recherche à titre illustratif - énoncés recueillis lors d'un travail de réflexion en groupe dans le cadre de la formation. Même si le mot « sacrifice » est fréquemment utilisé, je ne peux en dire plus que ce que ces femmes en disent, et encore

² FREUD Sigmund, *La féminité*, in Nouvelles Conférences d'Introduction à la psychanalyse, Gallimard 1984

moins les associer dans un raisonnement logique de type statistique ou dans un esprit de mesure associative, comme en bibliométrie.

Pour conclure, le manifeste a probablement l'avantage de rassurer mais est hors champ de la psychanalyse. On parle aisément de psychologie des profondeurs : l'éclairage n'est plus le même qu'en surface. Le discours pour un psychothérapeute n'est pas à être considéré comme une liste de mots correspondant à une réalité, un sens, toujours le même, donné d'avance.

« Les langues ne sont pas des calques universels d'une réalité universelle, mais chaque langue correspond à une organisation particulière des données de l'expérience humaine ... apprendre une langue signifie deux choses : relation qu'il y a entre structure du mot et la réalité non linguistique. »³

Cette démarche, ici celle d'un traducteur, s'assimile à celle du psychothérapeute dans laquelle je me situe : respecter l'essence, les sens dans la mise en mots de cette langue autre qui est celle du patient. Le danger est effectivement de tuer le sujet pour parler d'un objet – d'un cas ou d'un malade ou d'un socius par exemple – et entretenir une confusion ; ou de s'efforcer de traduire le(s) mot(s) isolé(s) de leur contexte et devenir obscur. Ce problème de traduction est essentiel d'autant que les bases théoriques sont originellement en allemand : les difficultés de fidélité aux idées et non au texte se font ici cruellement sentir. Pourtant la rigueur conceptuelle, la clarté et la simplicité discursives freudiennes sont des modèles qu'il est dommageable de ne pas suivre.

Catherine Barbier – Aix en Provence Novembre 1993

³ MOUNIN G., cité par POLLAK-CORNILLOT Michèle, *Malaise dans la traduction*, Revue Française de Psychanalyse n°1/1994